

LES
CAHIERS
DE LA
nrf

ARAGON

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

ARAGON-PAULHAN-TRIOLET
«LE TEMPS TRAVERSÉ»

GALLIMARD

« Il est peu de querelles pour avouer tout à fait leurs raisons. »

JEAN PAULHAN

« Il ne suffit pas d'avoir raison pour avoir raison. »

LOUIS ARAGON

INTRODUCTION

Sommes-nous capables de sang-froid ? Le temps est-il enfin (déjà ?) révolu de l'anathème ou de la dévotion ? Le rapprochement de ces trois noms, d'Aragon et d'Elsa Triolet, d'une part, de Jean Paulhan, d'autre part, peut passer pour intempestif. Il concerne des personnes, ou, comme on dit, des personnalités, que la façon qu'ils ont eue de « traverser le temps », ce que Victor Hugo appelait « le pêle-mêle des événements et des hommes », semble avoir plutôt vouées à d'inconciliables prises de position, à d'éclatantes ruptures. Reste qu'ils se sont connus, qu'ils se sont estimés et peut-être haïs, et qu'ils se sont écrit. D'où cette première remarque, qui concerne l'intérêt qu'on peut trouver à ces dialogues épistolaires, et leur valeur pour ainsi dire heuristique : ils obligent à reconsidérer les idées reçues par l'histoire dite littéraire, à travers le cas, par exemple, de ces frères ennemis, de l'auteur du Crève-cœur et de l'auteur des Fleurs de Tarbes.

Les lettres qu'ils ont échangées constituent leur correspondance, dont la lecture appelle quelques précautions, qui tiennent compte notamment du caractère comme toujours lacunaire du corpus ainsi rassemblé. Ne l'oublions jamais : il n'y a de correspondance que lacunaire, à l'image de ce temps qu'il s'agit de traverser, et qui n'a rien à voir avec

les reconstructions auxquelles s'efforcent les auteurs de biographies, abusivement soucieux de cohérence et d'exhaustivité. Il n'est de véritable biographie que celle qu'on peut lire entre les lignes, entre les lettres de ces dialogues épistolaires qu'on intitule correspondances.

Nous n'oublierons pas non plus, chemin faisant, que la figure du destinataire est toujours déjà là, implicitement comprise dans l'énonciation épistolaire. Elle est à l'origine de ce qui peut passer pour des sincérités successives, accordées chaque fois au destinataire, et qu'on remarque dans ces échanges pluriels. C'est que chacun y pense sans cesse à la destination, au destinataire de son propos, dont l'image ou le fantasme se déchiffrent aisément entre les lignes ou dans les marges de l'énoncé. Ils inspirent aussi l'œuvre en train de s'écrire, parallèlement à ces échanges. Aragon s'en explique dans une lettre à Jean Paulhan, du 4 mai 1942 : « J'aurais voulu vous montrer un tas de choses. J'ai l'impression, ces temps derniers, que c'est beaucoup pour vous que j'écris, je veux dire l'auteur des Fleurs de Tarbes... » Pour vous ou contre vous ? Souvenons-nous-en, quoi qu'il en soit, en relisant les poèmes de Brocéliande, ou les variations autour de la conjonction ET, aussi bien que Matisse en France et le roman d'Aurélien, écrits pour et contre « l'auteur des Fleurs de Tarbes ».

Ne subsistent – malheureusement – du début de ce siècle, dont Aragon se souviendra prioritairement dans son article de 1968, que quelques épaves. Aucune trace, par conséquent, d'une amitié partagée, au temps de l'immédiate après-guerre, avec André Gide, Paul Eluard et André Breton. C'est Aragon qui présenta Jean Paulhan à André Gide. C'est Jean Paulhan qui avait fait se rencontrer Eluard et Breton, avant que Breton ne présentât Aragon à Eluard. Ils s'étaient tous les quatre retrouvés, le 18 mars 1919, à l'Hôtel des Grands

Hommes, pour une lecture, par Aragon, des premiers chapitres d'Anicet.

La plus ancienne des lettres d'Aragon à Jean Paulhan (de celles qui nous sont parvenues) est du 6 septembre 1920. C'est l'époque de Proverbe, et de la nomination de Jean Paulhan au secrétariat de Jacques Rivière à La Nouvelle Revue Française, qui venait de publier, dans son numéro du 1^{er} septembre, les deux premiers chapitres d'Anicet. L'initiative en revenait sans doute, conjointement, à Jean Paulhan et à Jacques Rivière, auteur, dans le numéro précédent, de « Reconnaissance à Dada », qui est le premier texte compréhensif et perspicace consacré au mouvement dada par un lecteur extérieur au mouvement. Le ton d'Aragon, dans sa lettre, est assez abrupt. Dans un contexte qui nous reste, à ce jour, énigmatique, Aragon se juge lui-même « pas assez naïf » pour croire son correspondant, mais « trop naïf » aussi pour n'être pas conduit à « le prendre toujours au mot ». Ce qui revient, déjà, à s'entendre, comme le dira plus tard Aragon, « toujours à demi-mot ».

C'est en fait à la période de la guerre et de la Résistance que se rapportent pour l'essentiel les lettres qui nous sont parvenues, à raison d'une bonne centaine. Cette distribution, si inégale dans le temps, n'en comporte pas moins sa leçon. C'est, en effet, la guerre, et la Résistance, et par là ce qu'Aragon appellera le nationalisme de Paulhan, qui contribuèrent à resserrer des liens que la pratique de l'insulte, devenue, chez les surréalistes, genre littéraire, et le contentieux d'une vieille histoire avec Gaston Gallimard avaient contribué à rompre d'une façon qu'on pouvait croire définitive. C'est autour d'une certaine idée de la France, ou de la patrie, qui, comme on sait, « se fait tous les jours », qu'on se réconcilia. Idée que partagèrent un temps Aragon et Jean Paulhan, lecteurs l'un et l'autre dissidents de Maurice Barrès et de Charles Maurras. La guerre que devait faire Aragon,

rescapé de Dunkerque, celle, somme toute, d'un « guerrier appliqué », ne pouvait que conforter son rapprochement – récent – avec son aîné de treize ans, avec l'auteur, en 1917, du Guerrier appliqué, ce « petit bouquin » considéré par Aragon comme « une grande leçon », et qui avait été le livre de chevet de Breton et d'Aragon aux premiers temps de leur amitié.

Elsa Triolet est à l'origine des retrouvailles de 1939, à l'occasion de la publication par Jean Paulhan, dans La Nouvelle Revue Française du 1^{er} avril, de fragments de son Maïakovski, poète russe, publié la même année aux Éditions Sociales Internationales. Il faut savoir qu'à cette date, et depuis son numéro du 1^{er} novembre 1938, résolument anti-munichois, la revue dont Paulhan était devenu en 1935 seul maître à bord, avec le titre de directeur, affichait une ligne clairement orientée, qui lui avait valu « quelques beaux désabonnements », et la désapprobation de quelques-uns de ses génies tutélaires. Le ton avait été donné par la publication, après Guernica, de la « Prière à l'inconnu », de Jules Supervielle, et surtout, le 1^{er} juillet 1937, par celle de l'article dans lequel Jacques Maritain mettait en garde contre « l'introduction du mythe de la guerre sainte » dans le conflit espagnol, considérée par lui comme une « irréparable calamité ». Anti-munichois de la première heure – « Par les accords de Munich, la paix est sauvée. La paix dans ce qu'elle a de plus plat et de plus périssable. » –, Jean Paulhan n'eut pas de mots assez durs pour dénoncer le pacifisme de Giono et de quelques autres. Et le texte de Jean Paulhan qu'Aragon choisira de publier in extenso dans son article de 1968 n'est autre que le récit de la semaine passée « au secret » par Jean Paulhan, en mai 1941. Paulhan, dès le 1^{er} mars de cette année 41, avait annoncé la couleur dans le premier numéro du Bulletin du Comité national de salut public, Résistance : « La France est partout où l'on ne

consent pas. » *Il fut aussi à l'origine de la publication, dans Le Figaro du 21 septembre 1940, des Lilas et les Roses, avant de fonder, en 1941, avec Jacques Decour, Les Lettres françaises clandestines.*

Ce sont là autant de signes, en fait sinon en droit, d'une grande complicité dans les options, sinon toujours dans les idées. Complicité à tout le moins souhaitée par Aragon, qui n'en finira plus d'entendre ce qu'il appelle, en 1954, « la voix de zouave de Jean Paulhan ». L'expression est à double entente : il faut l'entendre, bien sûr, comme une allusion, qui peut passer pour dérisoire, à la voix quelque peu indécise héritée par Jean Paulhan de son père, le philosophe Frédéric Paulhan ; c'est aussi un hommage à Maast, au guerrier appliqué qu'avait été Paulhan, mobilisé en 1914 dans un régiment de zouaves.

Paulhan fait état, le 19 avril 1939, dans une lettre à Gide, de ses rencontres avec Aragon : « J'ai quelquefois vu Aragon ces dernières semaines. Admirable orateur, et familier s'il le faut. Je l'écoute, et j'attends patiemment qu'il se coupe. Mais il ne se coupe pas. Peut-être cette perfection est-elle la dernière trace qui demeure du premier Aragon : plus sincère, il serait moins sûr... » Mais c'est encore à Elsa que Jean Paulhan confie, début août, que « si Aragon devenait libre », il serait « content » qu'il donnât Les Voyageurs à Gaston Gallimard. Il s'agit, bien sûr, du nouveau roman d'Aragon : Les Voyageurs de l'impériale.

Paulhan devait faire, le 7 septembre 1939, un premier pas en direction d'Aragon : « Mon cher ami, je ne sais trop où vous êtes – et je pense d'ailleurs que Ce soir va réparaître. Mais sinon, vous savez bien que la NRF vous est ouverte, où je serais content que vous donniez quelques pages (ou quelques lignes)... » Aragon, à cette date, est mobilisé. Il a passé avec Elsa les quelques jours précédant la déclaration de guerre réfugié, par prudence, à l'Ambas-

sade du Chili, après l'interdiction, le 25 août, de Ce soir, où avait paru le 23, un article d'Aragon sur le pacte germano-soviétique. C'est donc à un auteur devenu ô combien scandaleux que Jean Paulhan proposait d'ouvrir les pages de sa revue, passant outre à ses sentiments à propos de ce qu'il considérait comme la « trahison russe » et de l'attitude jugée par lui « odieuse et purement indéfendable » des communistes français qui n'avaient pas « rompu avec l'U.R.S.S. ».

Début novembre 1939, Aragon et Jean Paulhan se sont à nouveau rencontrés. Jean et Germaine Paulhan, à cette date, ont lu – et aimé – le roman, en son état encore provisoire. Les Voyageurs commenceront à paraître « avec l'an neuf », et après les premiers poèmes, en décembre, du futur Crève-cœur. Jean Schlumberger ne manqua pas de regretter « la place faite à Aragon dans la revue », et Drieu La Rochelle reprocha à Paulhan de « choisir le moment de la guerre pour y introduire un écrivain politique » : « Je sais seulement, lui répondit Paulhan, qu'il est au front, où ni vous ni moi ne sommes, et exposé. » C'est aussi qu'il appartenait, selon lui, à La Nouvelle Revue Française de « mettre en valeur toute la part proprement littéraire » de ceux-là même dont l'opinion politique pouvait ne lui inspirer que peu d'estime.

On pourrait qualifier de thérapeutique le rôle ainsi dévolu par Jean Paulhan à la littérature. Il n'y a pas de désordre dans l'opinion qui ne vienne à ses yeux d'une « erreur sur le langage », et il n'est pas non plus de meilleur achèvement vers sa « bonne entente » qu'une bonne littérature : il n'est pas de question littéraire qui ne soit l'aspect grossi d'une question humaine. Aragon pouvait passer pour n'être pas en bons termes avec les mots. Son cas est évoqué par Jean Paulhan dès les premières pages des Fleurs de Tarbes, en même temps que celui de Rimbaud, de Claudel et de

Valéry : « Qui attendrait d'Aragon une idée juste ? Il enchante, il donne à rêver. Rostand est gauche près de lui. Mais Aragon traite la littérature de machine à crétiniser. Les littérateurs de crabes. S'il n'est pas crabe, on ne voit pas ce qu'il lui reste. » *Son erreur tenait à cette « haine » de la littérature que Jean Paulhan avait jugée, en 1927, commune « aux surréalistes et à leurs plus violents adversaires ». Son tort restait de ne pas savoir ce que parler veut dire, de ne pas consentir à la littérature, de n'avoir pas su trouver sa voix. Ce point de vue, celui d'un clinicien des lettres, inspire la lettre de Jean Paulhan à Elsa Triolet, du 12 janvier 1940. Paulhan s'y déclarait convaincu, à propos d'Aragon, que le moment viendrait, « dans six mois ou dans dix ans », où ce ne serait plus enfin que sa parole que l'on entendrait, lorsqu'il parlerait, et soucieux, seulement, « qu'il ne perdît pas de temps ».*

Il inspire aussi l'intérêt de Jean Paulhan pour le « grand dessein » d'Aragon romancier : « Écrire un roman qui fût aux romans psychologiques (de Feuillet à Bourget) ce que Don Quichotte a pu être aux romans chevaleresques – qui à la fois les épuisât, les accomplît, les tournât (légèrement) en ridicule et pourtant en tirât cet accent un peu désolé » (à André Gide, 2 avril 1940). Paulhan n'en avait pas moins tenu, le 5 décembre 1939, à sermonner Aragon sur sa science un peu trop fixée de romancier. Il avait fait preuve aussi d'une singulière prémonition en regrettant, dans une lettre à Elsa Triolet du 26 mars 1939, qu'« Aragon n'écrive plus de poèmes » : « Il doit absolument en écrire. » Il jugea « très beaux », voire « déchirants », les premiers poèmes du futur Crève-cœur. On se gardera de soupçonner ici la moindre duplicité. Paulhan a ses raisons de considérer qu'Aragon, « simplement », est « entre tous nos poètes » celui que « la guerre a jusqu'ici le mieux et le plus fortement inspiré » (à Pierre Drieu La Rochelle, 22 mai 1940). Il ne craint pas

non plus d'avouer, à propos d'Exil, de Saint-John Perse, que « le plus beau Leger » ne lui semble pas « nettement préférable à Salammbô, par exemple » (à Pierre Drieu La Rochelle, 16 septembre 1942). L'auteur des Fleurs de Tarbes ne pouvait être que séduit aussi par le matériau qu'offrait à sa réflexion sur la question rhétorique, la question littéraire, la rupture accomplie par Aragon avec la poésie d'hier ou d'avant-hier, subordonnée au culte de l'image et du vers-librisme. Aragon était donc fondé à se déclarer heureux de cette rencontre « après tant d'années », et du « coup de main » que lui donnait Paulhan, en ce « moment difficile ». Il avait lui-même conscience d'avoir changé, comme il l'avoue à Gaston Gallimard, peu avant leur réconciliation, qu'on peut dater du 3 février : « Je crains que vous souvenant d'un ami que vous avez eu jadis, vous ne fassiez dans tout ceci qu'un mauvais marché, car vous le retrouvez, mais ce n'est plus lui, ce n'est plus ce jeune homme, c'est déjà presque un vieillard, pour ce qui est du cœur. » Le moment était venu pour lui de se situer et de situer, littérairement et historiquement, son œuvre passée et à venir. (À Gaston Gallimard, 1^{er} février 1940.)

Le 13 mai 1940, les Panzer franchissent la Meuse à Sedan : c'est le début de l'offensive allemande à l'Ouest, et, pour Aragon et sa division, la 3^e division légère mécanisée, le commencement de la fin. La lettre qu'il adresse le 14 mai à Jean Paulhan est comme un avant-texte des Communistes. Elle parvient, cette lettre, le 17 à Paris, en même temps qu'une lettre à Elsa, qui, le 18, en informe Jean Paulhan : « Donc mardi il était vivant, en train de jouer avec la mort, avec cette passion qu'il met à jouer à n'importe quel jeu... » Nouvelle lettre le 16, à Elsa. Elle ne lui parvient que le 27, « par la poste navale ». Cette fois encore, elle en avise Paulhan : « Chers amis, j'ai eu hier une lettre de Louis du 16 mai... mais depuis ce matin, il y a peu d'espoirs pour

ceux qui sont dans les Flandres. » *Nous sommes à la veille du réembarquement, à Dunkerque, des forces franco-anglaises. Elsa reçoit le 4 juin une carte de Louis, écrite « à la minute de son retour sur le sol de France », accompagnée d'un télégramme, de Brest. Le dernier numéro de La Nouvelle Revue Française avait paru le 1^{er} juin, avant la fin des Voyageurs, avec l'article de Jean Paulhan : « L'Espoir et le silence ». « Ce silence, écrivait Paulhan, n'est pas moins dû à nos amis qui se battent dans les flammes, et pour qui, il n'est pas d'autre mot, nous prions. » On ne se retrouva, fin août, qu'à Villalier, près de Carcassonne, auprès de Joë Bousquet, et des services, à nouveau repliés, des Éditions de la N.R.F.*

La correspondance reprend en octobre 1940. « C'est déjà le premier octobre », écrit Aragon, après le retour de Jean Paulhan à Paris et avant son propre départ, fin décembre, pour Nice. On s'écrit désormais affectueusement. Aragon signe Louis, ou Pierre, Pierre Mercadier, du nom de l'anti-héros des Voyageurs, et Paulhan ne lui dira plus que : Cher Louis. Les circonstances expliquent que les lettres d'Aragon et d'Elsa, archivées par Jean Paulhan rue des Arènes, nous soient parvenues en plus grand nombre que les siennes, compte tenu des fréquents déplacements du couple et de son passage dans la clandestinité, à la fin de 1942. Elles ne pouvaient aussi que conforter une mutuelle entente, dans une commune résistance à la force des choses. violemment pris à parti, en octobre 1941, par Drieu La Rochelle, Aragon devait trouver en Jean Paulhan un allié décidé à prendre sa défense. Il est enfin un bon usage de l'exil, de celui surtout qu'on dit de l'intérieur, de la disponibilité et du détachement qu'il procure. Jean Paulhan se souviendra après la guerre qu'il ne s'était jamais senti autant chez lui que dans le Paris des années sombres. Jamais non plus Aragon et Elsa n'auront été, selon Claude Roy, « plus heureux et plus libres

qu'en ces années de malheur et d'entraves ». *Celui qu'André Breton ne craignait pas d'appeler, dans une lettre à Pascal Pia, le « nouveau Déroulède », le « libertin qui couche avec Jeanne d'Arc », se refusait pour lors, en avril 1942, « à toute compromission avec des milieux politiques, quels qu'ils soient », et confiait à Jean Paulhan que la poésie, à ses yeux, avait « tout à gagner de son splendide isolement ». C'est peut-être que les poèmes et les proses d'Aragon en ces années quarante n'ont toujours pas été vraiment lus. La référence qu'ils supposent constamment à l'ancienne France s'éclaire de ce qu'en écrivait Aragon à Max-Pol Fouchet, le 31 mai 1941 : « Jamais la poésie, la culture françaises, dont nous sommes les indignes dépositaires, n'ont été à l'épreuve d'une époque pareille à celle-ci. Il faut pour en retrouver l'exemple remonter au Moyen Âge, et alors la France n'était pas une unité constituée, ni notre langue la cristallisation de toutes les grandes idées du monde. » Le point de vue n'est évidemment pas celui, nostalgique, d'un poète antiquaire, et la réflexion d'Aragon sur le vers et la prose français mériterait d'être au moins une fois prise au mot, à partir de ses véritables présupposés.*

La publication, par Jean Paulhan, en 1944, de Clef pour la poésie, semble avoir provoqué le désir d'une réponse qui ne fût pas seulement de convention. Jean Paulhan, à sa manière comme toujours paradoxale, y renvoyait dos à dos les théories classique et romantique, de la maintenance et de la terreur, au nom du mystère, du mystère poétique. Tout se passe selon lui comme si pensée et langage renonçaient en quelque sorte à eux-mêmes pour fonder la poésie en son mystère, par la permutation ou réciprocité de ce qui est dit des mots et de ce qui est dit des sens. Les mots, en poésie, ne sont pas des signes. Aragon se déclare en mai « entièrement absorbé » par la Clef : « Cela a donné lieu à une trentaine de pages de machine : les deux premiers

chapitres de l'opuscule (I. D'une clef; II. Des serrures), qui en aura cinq ou quatre, suivant..., que je vous avais promis. Cela doit paraître chez Seghers, sous [...] la signature Wattelet. » *Le pseudonyme avait déjà servi, l'année précédente, pour un essai, dans Confluences, sur le roman (« Grandeur et misère des romanciers »). Paulhan se déclara « impatient » et « très ému » à l'idée de lire cette Serrure, tout en faisant part de son « enchantement » et de son acceptation pour la collection « Métamorphoses » du manuscrit du Cavalier de coupe, de Jean Marcenac, que lui avait proposé Aragon. Le texte ébauché de cette Serrure n'a pas été retrouvé (« Il dort peut-être quelque part dans mes paperasses », dira Aragon). Aragon y aurait fait part de son désaccord avec les linguistes, « qu'il s'agisse de Jean Paulhan ou de Roman Jakobson ». La substance s'en retrouve dans les écrits de la Libération sur la poésie, qu'il conviendrait de relire dans cette optique. Aragon nous y invite dans la conclusion – « Noël ou l'école buissonnière » – qu'il donne, en 1947, à la reprise chez Skira de ses Chroniques du Bel Canto : « Au-delà de tout ce qui peut s'apprendre de la poésie, le chant demeure. Le chant seul, qui ne peut à rien se réduire. Ce mystère, proprement, dont Paulhan nous dit qu'il est, d'essence, mystérieux. [...] Le chant qui est la négation de la solitude poétique. Sa seule objectivité. »*

Je conclurai sur cette période de la guerre et de la Résistance en évoquant la mort, à Cahors, le 2 mars 1942, de Marguerite Toucas, de la mère d'Aragon. Aragon en fait part, de Nice, à Jean Paulhan, le 10 mars. Le souvenir de Marguerite inspira les poèmes du Domaine privé, parus en janvier-février 1943 dans Poésie 43. La mort, deux ans plus tard, le 18 mars 1944, de la mère de Jean Paulhan ne pouvait que le raviver : « Vous savez que moi aussi il y a presque jour pour jour deux ans j'ai vu se défaire ces liens auxquels on croit ne pas tenir... » Nous devons à Jean

Paulhan d'avoir été le destinataire privilégié, et comme l'inspireur de cette manière qu'a, pour une fois, Aragon de se livrer comme il le fait ici, sans autre défense que celle de la langue qui s'offre, des « mots comme ils viennent », et des « sentiments comme ils se taisent ».

J'en viens aux temps du désenchantement, qui aboutirent à des ruptures, comme on sait, à tout le moins spectaculaires. Je rappellerai que le sentiment en fut partagé. Jean Paulhan vit très mal la période qui suit la Libération : dépression, accidents pulmonaires. La raison n'en est pas seulement dans les affrontements qui se succèdent au Comité national des écrivains, et qui, de toute façon, nous restent mal connus. Aragon et Elsa ne sont pas non plus dans une position de force, en un moment où tout concourt à reléguer dans le passé la littérature de la Résistance. De retour à Paris le 25 septembre 1944, ils n'ont été pour rien, en tout cas, dans l'élaboration, le 4 septembre 1944, et la publication, le 9, de la première liste noire. Ils ne font pas non plus partie de la Commission d'épuration des intellectuels.

Le ton de notre correspondance se ressent d'abord de cette grisaille. Les hostilités n'y sont vraiment déclarées qu'au printemps 1946. La première lettre, de Jean Paulhan, le 3 octobre 1944, fait état d'une « forte dépression », et de la « déception » causée « par notre séance de vendredi », séance du 29 septembre, au C.N.É. : « Marcel [il s'agit de Gabriel Marcel] adjoint à la commission, notre démarche en corps auprès de la justice (représentée par son ministre), donc nous à la fois plus juges et plus dénonciateurs que jamais, c'est exactement à mon avis ce que nous ne devons pas faire, ce qu'il est pour nous à peu près déshonorant de faire. À tous deux, affectueusement. Jean. » Aragon n'est pas (encore) directement visé, considéré plutôt comme un allié possible, mais dont Paulhan juge, par ailleurs, le comportement « intolérable » : « C'est un peu le défaut des

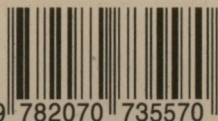
ARAGON

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

ARAGON-PAULHAN-TRIOLET, « LE TEMPS TRAVERSÉ »

Aragon doit à son exceptionnelle longévité, que d'aucuns n'hésitent pas aujourd'hui à lui reprocher, comme ils l'ont plus ou moins grief à Jean Paulhan de n'avoir pas été fusillé avec ses camarades du réseau du Musée de l'Homme, d'avoir eu, comme on dit, le *dernier mot*, au terme de cette traversée du temps qui s'acheva pour lui avec la disparition, en 1966, de son contemporain André Breton, et la mort, en 1968, de l'auteur du *Guerrier appliqué*, du *Pont traversé* et des *Fleurs de Tarbes*, son aîné de treize ans. L'article qu'il lui consacra dans *Les Lettres françaises* du 16 octobre 1968 – « Le Temps traversé » – prend tout naturellement la suite de ceux – « Lautréamont et nous » – qu'il avait consacrés l'année précédente à la « génération de 1917 », et au souvenir de sa rencontre avec André Breton. Il s'éclaire de leur dialogue épistolaire, où l'on trouvera comme un avant-goût ce que pourrait être leur « correspondance générale », à laquelle se mêle aussi la voix croisée d'Elsa Triolet. Le « *pêle-mêle des événements et des hommes* » y touche constamment à ce qui fait l'homme, « dans ses rapports avec les autres », à ce que, « pour simplifier, dit Aragon, on appelle la politique ». La politique, ou le roman, grâce auquel « le temps, comme un pont, se traverse : à la façon des voitures, mais aussi à la façon d'un fleuve ».

Spécialiste de Victor Hugo et du XIX^e siècle, Bernard Leuilliot est professeur à l'Université de Caen. On lui doit l'édition d'un Choix de lettres de Jean Paulhan, dont le troisième et dernier volume est en préparation.



9 782070 735570



94-III

A73557

ISBN 2-07-073557-5

120 FF tc